AU CŒUR DU BABYLONE

Delia GEORGESCU
Université de Bucarest

Résumé : *En partant d'un fragment du roman " Adieu Babylone " de Naim Kattan la présente étude analyse le rôle du spectacle et la négociation identitaire dans l'Irak des années 40. La compétition identitaire des communautés religieuses vise l'anéantissement de l'autre, l'imposition des sens, l'appropriation du pouvoir. Les espaces interstitiels permettant la négociation et le compromis restent uniquement un projet, difficile sinon impossible à mettre en ouvre dans le contexte historique présenté dans le roman.*

Mots-clés : ***identité, altérité, spectacle, espace interstitiel.***

La cérémonie avait lieu sur l'autre rive du Tigre. Ma grand-mère ne pouvait se faire accompagner que de deux de ses petits-enfants et nous fûmes, mon frère et moi, les deux privilégiés. Nous montâmes dans la barque de mon oncle pour traverser le fleuve. C'est lui qui ramait, ne souffrant pas qu'on touchât à ce qu'il appelait en souriant son bateau. L'autre rive, peuplée exclusivement de Musulmans, m'avait toujours semblée irréelle et jamais je n'aurais cru pouvoir y mettre les pieds. Ma grand-mère m'ayant, parmi tous mes cousins, frère, sœur, accordé ses préférences, toute manifestation de peur trop évidente m'apparaissait comme une ingratitude envers elle. [...]

Nous suivîmes les dizaines de familles qui se pressaient en direction de la maison d'un grand notable. Journée mémorable. Il faisait circonscrire ses deux fils de sept et neuf ans. Il convia tout le quartier à la fête. Ses voisins, ses domestiques et, bien entendu, toute sa parenté pouvaient profiter du grand événement pour faire circonscrire gratuitement leurs fils.

Les tambours battaient à tue-tête. Des orchestres parcouraient les rues annonçant la nouvelle à la ronde. Enfin l'heure fatidique sonna. De la tente aménagée spécialement pour la circonstance, les enfants sortaient, entourés de leurs parents, tenant à la main leur virilité blessée, douloureuse. Les tambours redoublaient d'énergie et l'assourdissant vacarme noyait les pauvres pleurs des enfants. L'heure est à la joie et au bonheur. A l'annonce du passage d'un enfant à l'âge adulte il faut, dans un éclatement de liesse, éloigner à tout prix les cris de douleurs. Occupées toute la journée à préparer le repas des convives, les femmes poussaient des hululements stridents, du fond de leur cuisine.

A la tombée du jour, on étendit des tapis par terre, le long de la rue. Ensuite, on posa des nappes. Séparées par les viandes fumantes, les immenses plats de riz, et les fruits, deux rangées d'hommes prirent place autour des nappes.

Nos hôtes n'ont pas poussé l'hospitalité au point de nous convier à apprécier la variété des victuailles. Du reste, ma grand-mère, effrayée comme elle l'était par les agissements sournois et terrifiants de ces microbes dont mon oncle ne cessait de l'entretenir, n'aurait jamais admis que je mêle ma main à celle des dizaines de convives qui, dans le tas puisaient mouton farci et riz à l'huile.

Spectateurs, nous l'étions doublement puisque ces mœurs n'étaient point les nôtres. Circonscrits au huitième jour de notre naissance nous ne gardions aucun souvenir de notre virilité ensanglante. Nous participâmes sans réticence aucune à la joie générale, puisque tout débordement, si étranges et insolites que pouvaient nous en paraitre les motifs, nous invitait à la communion et au partage.

D'un autre spectacle, celui du Sbaya, je garde un souvenir d'effroi et de terreur. Les Juifs ne qualifiaient pas sans raison de Sbaya toute scène d'horreur et d'extrême sauvagerie.

De lointains cousins de mon père habitaient, cas rare parmi les Juifs, en plein quartier chiite. La Sbaya, cette " passion " musulmane se déroulait devant leur fenêtre. Chaque année, ils faisaient partager leur privilège à une trentaine d'amis et de cousins plus ou moins proches. On m'y emmena parce qu'on ne savait pas à qui me confier. Ma mère s'apprêtait à se priver elle-même

BDD-A5772 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:48:15 UTC)

du spectacle afin de ne pas m'exposer à d'inutiles frayeurs. Ma grand-mère la rassura: je serais plongé dans le sommeil avant même que le cortège se mette en marche.

Hormis une petite fente, les volets des fenêtres étaient fermés, ne laissant filtrer aucune lumière. Personne ne devait soupçonner, à l'extérieur, la présence des indiscrets. Nous appuyions nos têtes sur le rebord du battant pour avoir accès au spectacle. Nous évitions toute parole et avions peur de nos propres chuchotements. Il ne fallait surtout pas offusquer la foule excitée qui pourrait facilement s'en prendre aux spectateurs sacrilèges. Je n'ai gardé qu'un souvenir imprécis du déroulement de la cérémonie. J'avais peur de l'ébranlement démoniaque de cette vague humaine et je redoutais mon propre regard. Je résistais au cauchemar et me débattais pour ne pas céder à son emprise. Demain je foulerai de mes pieds cette terre qui se transfigurait sous mes yeux en une géhenne surgie du fond des temps. Ce déchaînement s'imprimera d'une manière indélébile dans mon esprit à moins que je n'en repousse à temps les images et les fantasmagories. Je revois encore des hommes, torses nus, haletant sous les chaînes qui emprisonnaient leurs bras et leurs jambes, la bouche ouverte à l'affût d'une goutte d'eau pour étancher cette soif insupportable mais voulue, acceptée. Ils se flagellent à tour de bras et s'infligent à eux-mêmes autant de coups qu'ils en font subir à leurs compagnons. Ils revivent dans les moindres détails la lente mort d'Hassan et d'Hussein, martyrs de la foi. Plus nombreux sont les hommes armés d'épées et de poignards. Le déploiement de l'attirail guerrier et d'une panoplie de bannières noires et vertes atteste du passage de la mort. Afin que la foi triomphe et vive. Je me terrais dans une hébétude protectrice. J'étais convaincu que le moindre geste signalerait ma présence à cette multitude de démons. Je fermais les yeux dans un effort de bannir le spectacle, de l'exiler dans un domaine irréel. Voulant m'assurer que le sommeil avait eu finalement raison de ma curiosité, ma mère murmura mon nom. Je ne répondis pas de crainte, que ce nom n'atteigne les oreilles des hommes armés, porteurs de bannières noires. Ce jeu dramatique, ce rituel du défoulement n'était-il pas la préfiguration du Farhoud ?

(KATTAN, 1975 : 44-46)

Nous avons presqu'entièrement cité ce fragment tiré du roman québécois *Adieu Babylone*, car il se construit en miroir et propose la vision du monde comme spectacle. Le roman raconte le Bagdad tourmenté et multiethnique des années 40, un espace du ressentiment et des vérités multiples.

La narration est assumé par un *je* adulte qui essaie de s'approprier la perspective de l'enfant qu'il avait été. Même si le nom du narrateur reste secret tout au long du texte, celui-ci revendique une appartenance ethnique, c'est-à-dire il se déclare Juif de Bagdad, tout comme l'auteur de ce texte, Naim Kattan. D'ailleurs, le romancier entretient une ambigüité autobiographique dans ce premier roman, publié 10 ans après son arrivée à Montréal, mais il ne propose pas du tout au lecteur un pacte de vérité, mais plutôt une "vérité de la mémoire".[1]

Au delà de toute implication autobiographie et de toute mémoire qui pourrait jouer quelque rôle dans l'économie du texte, ce qui compte vraiment, pour la présente étude, c'est la représentation de ce monde déchiré, impossible à unifier, un monde traversé par des frontières plus ou moins visibles, mais qui semblent bâties dans la pierre la plus dure. Le Bagdad mis en scène dans ce roman s'avère être le spectacle des altérités impossible à mettre de concert.

[1] En 1985, lors d'une interview accordée à Jacques Allard, le romancier expliquait ses intentions et l'importance de ce travail de mémoire:
Ce que j'avais transporté en moi, je voulais le transmettre. Mais je ne voulais pas le transmettre comme document, je voulais le transmettre comme ce qui était vivant encore en moi. C'est-à-dire que c'était une mémoire vivante et ce qui n'était pas mort était là. Ce ne pouvait être qu'un roman. Donc il y a beaucoup de choses qui ne sont pas documentées mais qui sont pour moi réelles et vraies. (ALLARD, 1985: 14)

BDD-A5772 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:48:15 UTC)

Les deux parties du fragment cité composent en effet l'image d'un monde scindé, dont le mot d'ordre est la différence. Il s'agit des univers des communautés religieuses qui peuvent se regarder uniquement à travers la vitrine ou à l'abri de l'obscurité. La vie en commun ne conduit que rarement à la communication, chaque communauté restant étrangement exotique pour les autres avec lesquelles elle partage la langue commune, l'arabe.

La première partie du texte présente la cérémonie de la circoncision chez les Musulmans vue par les yeux du narrateur. L'événement permet l'observation de l'autre à travers la cérémonie et le rituel. La coutume commune, mais à l'interprétation et à mise en pratique différentes, met en lumière la nette séparation des deux mondes. Pour renforcer l'effet, le narrateur fait usage de son talent descriptif et réalise toute une scénographie. Il présente lentement la cérémonie qui a lieu "sur l'autre rive du Tigre", territoire que l'enfant trouve "irréel" et difficilement à atteindre à cause des frontières invisibles qui marquent le territoire. La rive qui joue le rôle de frontière doit être traversée en barque, comme s'il s'agissait de la traversée du Styx. Les sentiments de l'enfant sont de peur et de joie à la fois et l'épisode se construit comme une double initiation - celle du narrateur par l'intermédiaire des jeunes Musulmans soumis à la circoncision, qui sont initiés à leur tour.

L'œil et l'oreille attentifs de l'enfant sont mis au service du spectacle. Tour à tour sont présentés des éléments de cérémonial, les gens qui se groupent par famille et qui marchent en procession, l'organisation de l'espace en vue de la fête (la tente, les tapis, les plats), tout un spectacle doublé sur le plan auditif des bruits de tambours, de la musique de l'orchestre, des hululements stridents des femmes voués à estomper les pleurs de douleurs. L'"autre rive" trouve sa signification rituelle dans cette cérémonie qui ne fait que marquer plus clairement les frontières. Pour les Musulmans, c'est la communion avec les semblables, pour les Juifs invités c'est le spectacle, car ils participent en effet de loin, en regardant à travers la vitrine. Les mondes ne se mélangent pas, ce qui fait que les Juifs ne soient pas invités à manger avec les autres, invitation qui aurait peut-être permis de réduire les distances.

La consommation d'aliments appartenant à un autre groupe dit quelque chose de la relation entre les participants à ce rituel.

> En tant que produit culturel, l'aliment est mobile et polysémique : il peut avoir un sens complètement différent selon les stratégies mises en œuvre par les groupes qui le consomment. [...] Les membres d'un groupe ne s'identifient donc pas seulement par un aliment mangé couramment et estimé: ils peuvent aussi se construire une identité en adoptant un aliment appartenant à un autre groupe" (TURGEON, 2002 : 211).

Ne pas lancer une invitation à manger et de l'autre côté, fabriquer une explication plausible pour ne pas participer au festin (comme c'est le cas de la grand-mère) constitue des stratégies d'interaction interculturelle destinées à préserver la pureté et l'identité du groupe. C'est la stratégie du contact feint, de l'acte simulé de la communication entre les communautés.

L'épisode raconté est important aussi parce qu'il pourrait configurer un espace "interstitiel" dans le sens donné au terme par Homi Bhabha, espace dans lequel se coagule "des stratégies du soi - singulières ou collectives - qui donnent naissance à de nouveaux signes de l'identité, à des lieux innovateurs de collaboration et de

BDD-A5772 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:48:15 UTC)

contestation, dans l'acte de définition du concept de société lui-même[1]" (trad. TURGEON, 2002, p. 209). En effet, il ne se passe rien dans ce sens, car les deux mondes restent nettement séparés par le regard qui porte des jugements et qui souligne la distance. Les deux communautés, représentées par la grande famille des Musulmans et la grand-mère accompagnée des deux petits enfants restent chacune à sa place, sans vouloir changer l'ordre existant. Il ne s'agit pas d'un épisode isolé, mais d'une conviction durable, prouvée aussi par d'autres citations tirées du texte :

> Pénétrer dans le quartier musulman était impensable pour ma grand-mère qui, hormis la peur de l'inconnu, ne voulait pas ouvrir la voie à une réciprocité possible et permettre aux musulmans de prendre place dans une synagogue. (KATTAN, 1975, p.49)

L'espace interstitiel existe dans ce cas uniquement comme projet deviné derrière l'invitation reçue par la femme juive de participer à une cérémonie musulmane. Mais cela reste uniquement un projet, difficile à réaliser, comme le prouve d'ailleurs l'épisode sanglant du Farhoud[2], raconté autre part dans le livre. Le narrateur reste uniquement un spectateur qui regarde et analyse, sans pour autant nier la joie qu'il partage avec les autres, mais qu'il partage au nom d'une contamination générale et non pas d'une fraternisation. L'espace interstitiel ne peut donc pas se configurer dans cette joie générale (régie des forces subconscientes de la foule, expression de l'instinct primaire collectif), car la communion est superficielle et les barrières restent en place, étant donné l'interprétation différente de l'événement et le sentiment de l'altérité.

Ce qui est sur, c'est que cette joie générale pourrait être un point de départ, le quelque chose nécessaire à la redéfinition de la collectivité, du compromis. Mais il faudrait une volonté politique des deux parties et, malheureusement cette volonté fait faute pour le moment :

> Spectateurs, nous l'étions doublement puisque ces mœurs n'étaient point les nôtres. Circonscrits au huitième jour de notre naissance nous ne gardions aucun souvenir de notre virilité ensanglante. Nous participâmes sans réticence aucune à la joie générale, puisque tout débordement, si étranges et insolites que pouvaient nous en paraître les motifs, nous invitait à la communion et au partage. (Kattan, 1975 : 45)

Si la circoncision est un spectacle diurne, qui affirme l'identité du groupe, confirmant la vie adulte, la sexualité et, par conséquent, pourrait être lu comme l'éloge de la perpétuation de la vie, l'épisode du Sbaya tient du registre nocturne, de la violence et de la mort. C'est une mise en scène toujours initiatique à laquelle le personnage narrateur participe en intrus, forçant les frontières et les interdictions. Cette fois-ci les sentiments de l'enfant sont l'effroi et la terreur, le souvenir de la cérémonie restant autant vif beaucoup de temps après. L'épisode constitue une initiation à la connaissance de l'autre dans ce qu'il a de plus étrange et de plus incompréhensible. Les frontières restent en place, l'observateur n'étant pas capable de faire des efforts pour comprendre l'autre. Même si l'étranger connaît superficiellement le sens de la cérémonie (la mise en scène de la mort des martyrs), il refuse au pratiquant le droit à la différence et à la vérité, en le jugeant par sa propre grille d'évaluation et par ses propres valeurs.

La cérémonie des Chiites est doublée par la stratégie des étrangers juifs qui restent cachés, dans l'obscurité, évitant toute parole et tout chuchotement. L'interdiction

---

[1] Citation originale : "These 'in-between' spaces provide the terrain for elaborating strategies of selfhood - singular or communal - that initiate new signs of identity, and innovative sites of collaboration, and contestation, in the act of defining the idea of society itself." (Bhabha, 1994, p.2)

[2] Le 1er juin 1941 a eu lieu le Farhoud, le pogrom contre les Juifs de Bagdad qui a entraîné 200 morts et 2000 blessés et lors duquel 900 maisons juives ont été détruites.

BDD-A5772 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:48:15 UTC)

du dire chez les Juifs s'impose comme une réaction au faire et à la violence des gestes des autres. Le nom prononcé par la mère ne trouve donc pas de réponse chez l'enfant qui a peur "que ce nom n'atteigne pas les oreilles des hommes armés" (KATTAN, 1975 : 46)

L'observateur n'est pas capable d'être objectif, n'étant pas en mesure de renvoyer un reflet correct de ce monde vers le lecteur. Il reste pourtant un enfant effrayé, tiré de force de son univers auquel il essaie de revenir. La frontière entre la réalité et le rêve-cauchemar reste perméable et l'enfant ferme les yeux "dans un effort de bannir le spectacle, de l'exiler dans un domaine irréel". (KATTAN, 1975 : 46)

La curiosité se mélange avec la terreur, l'autre devenant l'expression de l'exotisme et de l'inexplicable, étant évalué par une grille négative, comme le prouve par ailleurs les termes utilisés : sauvagerie, démoniaque, cauchemar, géhenne etc. En effet, rien de surprenant, car les monstres sont, tout au long de l'histoire, des masques pour dénommer l'autre, la différence qui rend visible et qui fait peur. C'est la méthode la plus facile de surmonter la méconnaissance et de réduire l'importance de l'autre, en réduisant en même temps son pouvoir donné par les forces inconnues et apparemment maléfiques qu'il possède. C'est à vrai dire la loi du moindre effort :

> J'avais peur de l'ébranlement démoniaque de cette vague humaine et je redoutais mon propre regard. Je résistais au cauchemar et me débattais pour ne pas céder à son emprise. Demain je foulerai de mes pieds cette terre qui se transfigurait sous mes yeux en une géhenne surgie du fond des temps. (KATTAN, 1975 : 46)

L'image de la terre qui abrite les pas de toutes les communautés religieuses, donc qui offre un support physique à tous les déplacements, mais qui se transfigure différemment pour chaque communauté est peut-être la métaphore de l'homonymie qui règle les relations entre ces "étrangers du dedans". L'espace devient une projection subjective ce qui fait que les raisons historiques perdent de sens à cause de cette relativisation de la vérité. La cérémonie de la vie et de la mort est destinée par conséquent à assurer la moule identitaire et à offrir le spectacle de l'union aux étrangers qui guettent de la marge. En même temps, elle organise l'espace comme centre de pouvoir en transformant le lieu des autres dans une marginalité.

D'ailleurs, cette marginalité semble définitoire pour les Juifs de Bagdad. Cette fois-ci l'exotisme et l'étrangeté sont le miroir offert par les autres qui détiennent le pouvoir de l'interprétation. Le plus fort est celui qui produit le sens et l'impose à l'autre. C'est pour cela que les Juifs se comprennent eux-aussi comme des étrangers sur leurs terres, en assumant le sens imposé. Un monde de l'hostilité et du compromis, dans d'autres mots tout un arsenal de stratégies interculturelles de survie :

> Vivant à la lisière du monde musulman, nous en ressentions l'étrangeté qui se transmuait souvent en exotisme. Pour nous, c'était aussi le monde de l'hostilité et du compromis. Nous côtoyions les Musulmans. Il nous incombait, par conséquent, d'attirer leur bienveillance. Pourvu qu'ils nous laissent tranquilles. (KATTAN, 1975 : 42)

Dans la perspective du ressentiment et du narcissisme collectif, cette relation entre les deux groupes ethniques a besoin de toutes ces tensions pour fonctionner. La communication semble possible uniquement dans la plus grande généralité (la joie contagieuse de la foule), comme si les deux ethnies habiteraient à milliers de kilomètres de distance.

En vérité, les spectacles de la vie et de la mort, donc de l'affirmation de la communauté sont les expressions de l'enfermement identitaire, étant en même temps des stratégies de représentation dans le contexte de la compétition ouverte entre ces communautés. Dans le sous-texte, on pourrait lire la lutte pour le pouvoir, pour la production des sens, pour l'élimination symbolique de l'autre afin de retrouver sa

BDD-A5772 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:48:15 UTC)

sécurité identitaire dans un monde tourmenté, au bord du Tigre, au cœur d'un Babylone disputé depuis toujours.

BIBLIOGRAPHIE

Allard, J., *Entrevue avec Naïm Kattan*, Voix et Images, vol. 11, n° 1, 1985, p. 10-32
Angenot, M, *Les Idéologies du ressentiment*, XYZ éditeur, Montréal, 1997
Bhabha, H, *The Location of Culture*, Routledge, London, 1994
Kattan, N., *Adieu Babylone*, Montréal, Editions de la Presse, 1975
Turgeon, L, *Manger le monde. Rencontres postcoloniales dans les restaurants étrangers de la ville de Quebec* dans Turgeon, L. (dir), *Regards croisés sur le métissage*, Presses de l'Université Laval, 2002.

BDD-A5772 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:48:15 UTC)